

CONDITIONS.

ABONNEMENT :

Un an \$ 0.50

Six mois 0.25

Un numéro 1c

L'abonnement est strictement payable d'avance.



CONDITIONS.

ANNONCES :

r ligne

Première insertion, 1^{re}

Ins. subséquentes, 5c

Remise libre aux annonceurs à la 1^{re} édition.

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

BUREAU : 8, RUE STE. THERESE.—P. O. BOITE 325, MONTREAL.

Le vrai peut qu'iquoties n'être pas "vrai sans blague."—BOIS L'EAU

H. BERTHELOT, Rédacteur.

GODIN, MONDOU & Cie., Editeurs-Propriétaires.

FEUILLETON.

LE FILS DU FISCAL-

I.

SUITE.

A partir de la chapelle, la route commençait à descendre.

La voiture n'avait pas dépassé de cinquante pas la chapelle, que dix hommes cachés au coude du chemin, dans les enfractuosités des rochers, se lèvent, le trabucos au poing, et se jettent au devant des chevaux. La voiture s'arrête, les portières sont ouvertes.

—Descendez ! et visage contre terre ! crie le chef de la bande, hardi jeune homme qui a un regard d'aigle.

Don Andrés montre son visage blême, et dit d'une voix qu'il essaie de rendre menaçante :

—Arrière, ladrones ! je suis le fiscal don Andrés de Solis.

A ce nom, dix cris sauvages retentissent, dix trabucos se tournent vers la poitrine du misérable.

Don Andrés le demandeur de têtes ! don Andrés l'avare ! don Andrés l'usurier ! hurlent tous les trabucaires, dont les regards le foudroient.

—Mieux que cela, donc Andrés le traître ! dit d'un ton calme, mais, écrasant de mépris, le jeune chef, qui détourne doucement de la main les mousquets et s'avance pour regarder curieusement la tête du fiscal.

Mais, aussitôt, ils reculent tous deux épouvantés. Chacun d'eux retrouve les traits de son visage sur le visage de l'autre. C'est une incroyable ressemblance. Don Andrés seulement semble porté le masque ridé et décoloré de la physiologie audacieuse et fière du jeune homme. Du reste, même sourcils épais, même front large et bombé, mêmes lèvres saillantes, même nez aquilin.

—Ton nom ? demande don Andrés d'un son de voix guttural.

—Cristoval le trabucaire ! Je n'en ai pas d'autre, répond le hardi compagnon.

—Mon fils ! dit Andrés en lui tendant les bras, des larmes dans les yeux, oubliant sa peur, ne voyant plus autour de lui ni les trabucos braqués, ni les abîmes béants, ne voyant que son image vivante, jeune, fière, vaillante.

Cristoval sourit, regarde ses com-

pagnons, prend le bras de don Andrés, le pousse sur le sol, et lui crie :

—Face contre terre, vieux traître :

Mais le fiscal ne bouge pas ; deux larmes tombent de ses yeux sur ses joues jaunâtres, et il lui répète.

—Tu es mon fils perdu, mon fils volé tout enfant.

Le sauvage Cristoval le regarde fixement dans les deux yeux, puis il semble réfléchir un instant en tordant gravement sa longue moustache dans ses doigts. Enfin, il fait signe aux autres trabucaires de s'éloigner un peu, et il dit au fiscal :

—Prenez garde, don Andrés, ne croyez pas nous échapper par quelque ruse infâme. Peut-être dites-vous la vérité, car je suis en effet un enfant ramassé sur le pavé. J'ai le malheur de vous ressembler étrangement ; mais du moins je vaudrais mieux que vous, et ma mort ne déshonorerait pas ma famille, si j'en ai une, tandis que votre vie adeshonoré la vôtre. Vous regrettez sans doute de retrouver un fils dans les rangs de ces misérables trabucaires que vous traquez comme des bêtes féroces. Moi je méprise et je hais le fiscal don Andrés, comme le Judas qui a vendu son Dieu. Votre robe de fiscal et votre or sont tachés du sang des vôtres, rappelez-vous Diego Figueroa. Si j'étais sûr d'être votre fils, je me briserais le front contre un de ces rochers pour expier ce malheur et ne pas supporter cette honte. Mon vrai père, c'est le contrebandier Xicarragua, qui m'a appris à me servir du trabuco et à jouer de la navaja. Cependant je veux me conduire envers vous comme si j'étais véritablement votre fils.

Don Andrés laisse échapper un mouvement de joie et presse la main du trabucaire. Cristoval le repousse avec calme.

—Mon père, continue-t-il, une mort honorable et volontaire a suffi quelquefois pour effacer tout un passé criminel et vil. Voici un pistolet. Tuez-vous. Si nous sommes du même sang, vous comprendrez que ma proposition vous honore, et vous n'hésitez pas. Acceptez, et je vous avoue pour mon père à la face de tous mes compagnons.

Les genoux de don Andrés plient sous lui ; son front devient crayeux, et ses lèvres tremblent. Le farouche trabucaire hausse les

épaules :

—Ame de fiscal, âme de lâche dit-il. Je ne suis pas de votre indigne race. C'est bien. Vivez, vivez dans le mépris de tous ! Mais silence sur tout ce qui vient de se passer ; ne m'outragez plus en m'appelant votre fils, ou je me venge aussitôt de cette insulte.

—Oh ! pourquoi Rosario n'est-elle pas ici, s'écrie le fiscal. Vous n'oseriez pas la renier, elle.

—Rosario, la sainte femme, la sœur de Diego, dit le trabucaire, l'ange lié à ce démon serait ma mère. Dites-lui, don Andrés qu'elle me reverra.

—Malheureux ! vous oseriez reparaitre dans une ville sans avoir obtenu votre grâce ; mais ce serait la faire mourir mille fois, votre mère. Quittez plutôt ces fugitifs désespérés, et venez avec moi.

—Pour qu'on dise : Tel père, tel fils, n'est-ce pas, interrompit Cristoval, avec dédain. Les traîtres, don Andrés, ne chassent pas toujours de race. Dites à dona Rosario qu'elle me reverra bientôt. Voilà tout.

Puis il commande d'un geste aux trabucaires qui ont dévalisé la voiture d'y jeter le fiscal et de le laisser continuer sa route. Pour eux, ils disparaissent comme des ombres, et ce qu'il faut admirer, en voyant cette obéissance dévouée au chef, c'est que ces malheureux ne parlaient au premier moment, les uns que de suspendre le fiscal la tête au-dessus d'un abîme qui s'ouvrait à deux pas, noir et profond comme la gueule de l'enfer ; les autres, de lui clouer les pieds dans un brasero enflammé, et que le contrebandier Xicarragua proposait de lui couler de l'or dans les oreilles, puisqu'il aimait tant l'or. Dans ce péril extrême, Rosario sauva don Andrés par la seule magie de son nom.

Mais vous avez sans doute hâte de connaître le dénouement de cette terrible historiette. Moi-même je suis pressé d'en finir avec un souvenir douloureux. L'été qui suivit la scène de la Sierra Saint-Adrian, de grandes courses de taureaux furent annoncées à Valladolid. Vous savez la passion féroce des Espagnols pour ce genre de divertissement ; on accourt de vingt lieues à la ronde. Dois-je avouer ma faiblesse ? Je voulais voir si je serais ému ou révolté. Chose étrange que l'horrible at-

trait offert par toutes ces luttes où la vie est réellement en danger, c'est l'adresse et la force de l'homme sont aux prises avec les instincts violents ou perfides des bêtes redoutables !

Quand j'entrai dans le cirque, j'eus comme un éblouissement. Le double amphithéâtre et les loges de la place des taureaux semblaient grouper sous l'innombrable foule entassée. L'air brûlait, on respirait du feu. Je ne m'étais décidé qu'un peu tard, de sorte que je n'avais pu trouver place que sur "las gradas del sol" bancs exposés à l'ardeur du soleil dans le "tencido," amphithéâtre découvert où le peuple s'amoncelle.

Je n'abuserai pas de ma bonne fortune de voyageur pour allonger mon récit par ces descriptions pittoresques qui ont été faites mille fois. Le signal venait d'être donné par l'alcaide ou le corregidor, je ne sais trop au juste. Les toreros s'étaient éparpillés dans l'arène comme une nuée d'oiseaux brillants.

Un voisin complaisant m'apprit que ceux qui étaient armés d'une épée portaient le nom de "mantadores ou espadas," ceux qui faisaient voltiger leur manteau dans leurs mains et n'avaient pas d'autre arme à opposer à la furie des taureaux, c'étaient les "capeadores." Les "banderilleros" devaient piquer dans le cou de la bête des lèches que les Espagnols nomment banderillas. Quant aux "picadores" c'étaient les combattants à cheval et armés de la lance.

Tous les braves à pied portaient la "montera," sorte de bonnet noir orné de rubans noirs ; mais leurs manteaux de soie étaient au soleil des couleurs écarlates ; leurs costumes de "majos" étincelaient de pierreries, de paillettes d'or et d'argent, au soleil ardent.

Les "picadores" se rangèrent le long de la barrière, non loin de la porte du "toril" (écurie où mugissent les taureaux affamés). Deux alguazils allèrent ouvrir en tremblant cette porte fatale.

Un magnifique taureau de Ciudad-Real, à robe fauve, se précipita dans l'arène aux applaudissements du peuple. Les alguazils s'enfuirent. Un homme cache derrière la porte, la referma avec une promptitude merveilleuse et grimpa comme un chat sur le toit de l'écurie, grâce à une échelle qu'il retira aussitôt derrière lui.

(A. CONTINUER.)